

Deux questions à Edmond Dounias

Ethnobiologiste à l'IRD et organisateur du 13^e congrès de la Société internationale d'ethnobiologie

« Dialoguer avec les détenteurs de savoir sur la nature »



Amchi Tenzing Bista, médecin traditionnel du Népal échangeant avec Edmond Dounias.

Sciences au Sud : Y a-t-il une ethnobiologie d'hier et d'aujourd'hui ?

Edmond Dounias : Indubitablement ! L'ethnobiologie s'intéresse aux savoirs naturalistes des sociétés locales. Elle est donc l'héritière directe de l'ethnobotanique, une discipline apparue au XIX^e siècle pour étudier l'utilisation des plantes par les sociétés à travers le monde. Son approche était alors essentiellement fondée sur des fins économiques et visait à identifier des végétaux exploitables pour l'industrie occidentale. On allait alors chez les « sauvages » collecter un savoir, l'objet d'une valorisation profitable, comme des épices, du bois d'œuvre, des plantes médicinales utilisables pour soigner les affections... Cette démarche initiale, simpliste et inté-

ressée a progressivement cédé le pas à des approches plus complexes. Les ethnobiologistes se sont mués en érudits, possédant des notions d'anthropologie, de linguistique et d'écologie. Ils ont entrepris de longs séjours en immersion dans les sociétés pour comprendre leurs interactions avec l'environnement. Ils considéraient les Papous, Pygmées ou autres comme un objet d'étude. Enfin, plus récemment, à partir des années 80, une nouvelle éthique s'est faite jour, soucieuse d'associer les peuples autochtones aux travaux sur leur culture. L'ethnobiologie d'aujourd'hui est basée sur le partenariat entre chercheurs et groupes vivants des ressources naturelles.

SAS : Quel sens avez-vous voulu donner à cette manifestation en l'ouvrant largement au-delà de la communauté scientifique ?

E. D. : Il s'agissait de répondre au code d'éthique élaboré par la Société internationale d'ethnobiologie, en rapport avec la nouvelle posture du chercheur évoquée précédemment, et qui fait désormais autorité sur la scène internationale. Comme le congrès est un moment essentiel dans la vie de notre communauté scientifique, il ne peut s'envisager sans une participation massive de représentants de peuples autochtones, de sociétés traditionnelles et de communautés locales ; c'est un principe fondateur de cette société savante. Car les chercheurs dialoguent à cette occasion avec leurs partenaires détenteurs de savoirs sur la nature. Nous avons pris le parti de nous affranchir du format académique traditionnel des rencontres scientifiques, peu propice à la participation de ces acteurs issus de sociétés de tradition orale. Ils ont donc pu s'exprimer à travers des stands, des performances artistiques ou des séances de récits. À Montpellier, nous avons voulu aller plus loin encore, en associant le grand public pour répondre à une demande sociale très perceptible en la matière. Le dispositif permettait à la fois de l'informer et de lui donner la parole. Car l'objectif du congrès était de débattre sur des questions environnementales, comme la pollution, la croissance démographique, le changement climatique, auxquelles nous apportons chacun des réponses qui sont fonction de notre appartenance culturelle. Enfin, nous avons voulu associer à cette démarche des enfants, mobilisés autour de ces problématiques par des projets pédagogiques. ●



© BEDE

Prise de parole par Martin Chávez Ramirez, représentant la communauté Rarámuri (Tarahumara), Mexique.

E t h n o b i o l o g i e

Un congrès « polyphonique »

La Société internationale d'ethnobiologie vient de se réunir à Montpellier récemment, mobilisant des publics bien au-delà de la seule communauté scientifique.

Concerts, débats publics, performances chorégraphiques, pièces de théâtre, stands de présentations... une rencontre scientifique peut parfois prendre des allures de festival. Il en va ainsi du 13^e congrès de la Société internationale d'ethnobiologie, qui vient de se tenir à Montpellier du 20 au 25 mai dernier. Au-delà des habituels échanges entre chercheurs, il empruntait en effet de multiples autres formes, investissant différents lieux de la ville et s'adressant à des publics très variés. Ainsi, à côté du colloque scientifique – la partie « on » du festival –, auquel ont pris part près de 700 chercheurs, se tenait un grand nombre d'événements connexes, accueillant à la fois des représentants des peuples autochtones venus pour l'occasion, les habitants de la capitale languedocienne et des élèves du Languedoc-Roussillon participant à des projets pédagogiques sur le sujet.

Cette organisation, pour le moins singulière s'agissant d'une manifestation scientifique, correspond à la philosophie propre à la discipline. « Consacrée

à l'étude des savoirs naturalistes des sociétés locales, l'ethnobiologie associe directement à sa démarche les communautés concernées », indique Edmond Dounias, organisateur du congrès (cf. entretien ci-contre). Cette édition du congrès biennal avait, en outre, pris le parti d'ouvrir le débat au grand public, aux scolaires et au monde associatif, en se déroulant en même temps que la fête de la biodiversité organisée par la ville. Les enjeux de l'ethnobiologie sont en effet en rapport avec les grands problèmes environnementaux contemporains et concernent l'opinion tout entière. Ils reposent sur le principe de l'indissociabilité entre diversité biologique et diversité culturelle. « On ne peut pas prétendre préserver les ressources de la planète et la diversité

biologique qui les constitue sans défendre les savoirs locaux naturalistes, garants d'une bonne gestion de la nature », explique l'ethnobiologiste Edmond Dounias.

L'histoire environnementale fait remonter le début de la disparition de la biodiversité au siècle dernier, alors que les sociétés humaines locales vivent en bonne intelligence avec la nature depuis des millénaires. C'est donc auprès d'elles, avec leur expertise et avec l'adhésion de l'opinion publique, que l'ethnobiologie s'emploie à trouver des solutions pour une gestion harmonieuse des ressources naturelles. ●

Contact

edmond.dounias@ird.fr
CEFE (IRD, CNRS, universités Montpellier I, II, III et Nîmes, Supagro, Cirad, EPHE et Inra)



© Lycée Jean Monnet de Montpellier

Rencontre entre les lycéens et Niklas Labba, éleveur de rennes saami de Laponie.